

MARC  
RICHIRDE LA NÉGATIVITÉ  
EN PHÉNOMÉNOLOGIE

12 et 13 mai 2014 (9.30-12.30 et 14.00-17.00)

Malgré des appels explicites à Descartes dans la phénoménologie telle que Husserl l'a conçue, on ne peut pas dire qu'il y ait réellement pris en compte la problématique du doute hyperbolique, et encore moins ce qui va de pair avec cette dernière, la problématique du Malin Génie. Tout au plus y rencontre-t-on l'« hypothèse » de la « destruction du monde » et la question de la négation n'y est traitée que de façon assez triviale. On s'efforcera, dans ce séminaire, avec la question de l'épochè phénoménologique *hyperbolique*, de montrer un certain nombre de conséquences cruciales que la mise en jeu de l'hyperbole introduit dans l'architecture interne de la phénoménologie : questions de l'intentionnalité, du langage, du simulacre originaire, etc. Non pas retour au scepticisme classique, mais à un « scepticisme critique » qui n'exclut pas, mais réimplique autrement l'analyse phénoménologique, par-delà l'intentionnalité.

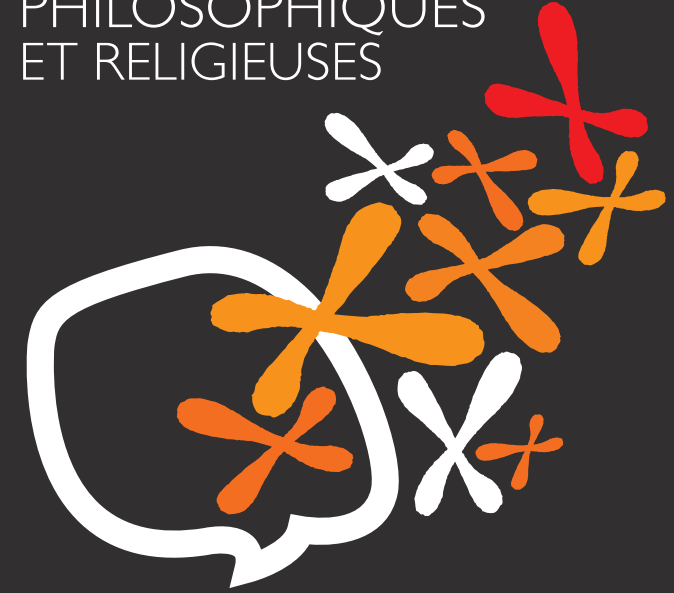
Né en 1943, Marc Richir devient chercheur qualifié au FNRS en 1977. Il sera ensuite chargé de cours titulaire à l'ULB, directeur de recherches à l'Université de Paris VII (laboratoire de F. Fédida). Son principal ouvrage est *Méditations phénoménologiques*, Grenoble, 1992. Ses derniers ouvrages sont *Variations sur le sublime et le soi*, Grenoble 2010, et *Sur le sublime et le soi, Variations II*, Mémoires des Annales de phénoménologie, Amiens, 2011. Depuis 1987, il est également directeur de la collection « Krisis » chez Jérôme Millon à Grenoble, et, depuis 2001, directeur de la revue *Annales de phénoménologie*.

CHAIRES  
DE PHILOSOPHIE  
2013 - 2014

Les chaires ont lieu au local P61,  
Bd du Jardin botanique 43,  
1000 Bruxelles

**Renseignements**

info@usaintlouis.be - 02 211 78 11

**Entrée libre et gratuite**ECOLE  
DES SCIENCES  
PHILOSOPHIQUES  
ET RELIGIEUSESCHAIRES  
DE PHILOSOPHIE  
2013 - 2014

OCTOBRE 2013

PIERRE  
GUENANCIAPROLÉGOMÈNES  
À UNE PHILOSOPHIE DU  
COSMOPOLITISME

28 et 29 octobre 2013 (9.30-12.30 et 14.00-17.00)

Le cosmopolitisme moderne repose d'abord sur l'idée de la « vaste idée de la grandeur de l'univers », à laquelle correspond celle d'un sujet touché par la passion de l'admiration. Le monde n'est pas familier mais étrange, il n'est pas uni mais divers, l'homme n'est pas dans le monde comme un poisson dans l'eau mais plutôt comme un spectateur. De ce fait, il peut en expérimenter toutes les formes variées, et voir aussi, comme dans une étendue intelligible, qu'il y a des vérités nécessairement communes à toutes les intelligences. Impossible alors de figurer le monde comme la grande cité de tous les hommes. La cité ne peut plus servir de type à ce nouveau concept de monde. Il faut au contraire mettre entre parenthèses nos formes familières de vie pour que le monde apparaisse non pas comme une réalité pleine mais comme une structure ouverte de lieux différents et équivalents. La relation qui unit les hommes sur la base d'une telle structure est celle d'individu à individu, sorte de création continuée de l'ordre humain. Ce cosmopolitisme de la raison se développe comme l'idée d'une tâche infinie par delà les formes politiques d'existence des peuples et des nations. Le citoyen du monde se définit comme l'homme qui a la capacité de se détacher de son moi particulier (de son moi individuel comme de son moi collectif) et de faire varier son identité à partir de ce point fixe que constitue la relation à la vérité et, inséparablement, à chacun de ceux avec qui il partage le bon sens ou la raison.

Pierre Guenancia est professeur d'histoire de la philosophie moderne et contemporaine à l'Université de Bourgogne (Dijon). Une partie de son travail porte sur l'étude des philosophes du 17<sup>e</sup> siècle : Descartes, Pascal, Hobbes... auxquels il a consacré de nombreux ouvrages et articles : *Du vide à Dieu. Essai sur la physique de Pascal* (Maspero, 1976), *Descartes et l'ordre politique* (PUF, 1983, réédité en Tel Gallimard en 2012), *L'intelligence du sensible. Essai sur le dualisme cartésien* (Gallimard 1998), *Lire Descartes* (Folio, Gallimard, 2000). Une autre partie de son travail porte sur la question du sujet et de l'identité, dans la direction d'une philosophie de la représentation (*Le regard de la pensée*, PUF, 2009) et, dans son prolongement, d'une philosophie du cosmopolitisme : c'est sur ce travail actuellement en cours d'élaboration que portera le séminaire des 28 et 29 octobre 2013 à Bruxelles. Après deux recueils d'études sur Descartes (*Descartes chemin faisant*, Encre marine, 2010) et sur Pascal (*Divertissements pascaliens*, Hermann, 2011), il publiera en octobre 2013, aux éditions Encre marine, un opuscule intitulé *Liberté cartésienne et découverte de soi*.

NOVEMBRE 2013

FRANCK  
FISCHBACH

LE SENS DU SOCIAL

25 et 26 novembre 2013 (9.30-12.30 et 14.00-17.00)

Que nous soyons en train de perdre le sens du social est un fait avéré dont beaucoup peuvent convenir. Qu'il est une urgence à refaire le social, à forger un nouveau sens pour le social et à reconstruire des formes instituées de ce sens, c'est aussi quelque chose dont beaucoup sont convaincus. Mais qu'on ne puisse y parvenir en se contentant de restaurer des formes anciennes et dépassées du social, et qu'il soit contreproductif de s'installer et de se complaire dans le culte nostalgique de ce qu'ont été le sens et les institutions du social dans la période historique antérieure, c'est déjà moins clair. Ce qui l'est encore moins, c'est qu'il puisse y avoir dans notre présent et dans notre société des points d'appui objectifs susceptibles de permettre la reconquête d'un sens nouveau du social. Et ce qui n'est absolument pas évident, c'est que la philosophie puisse avoir une contribution à apporter en la matière. Ce séminaire voudrait rendre cela plausible. Sans doute n'est-ce possible qu'à la condition d'une réforme de la philosophie elle-même, qui entreprenne de la guérir d'un mépris pour le social qui n'a que trop duré : il faut reprendre à nouveaux frais la tâche que s'était déjà fixée en son temps un John Dewey, à savoir affirmer « la valeur du "social" en tant que catégorie philosophique » et, pour cela, « débarrasser le terrain de certaines notions qui conduisent à la construction fautive (*misconstruction*) et à la dépréciation de la signification du "social" ». Le terrain est en effet largement occupé par des conceptions (notamment celles qui, d'une façon ou d'une autre, reconduisent l'opposition et le dualisme de l'individuel et du social) et par des notions (particulièrement celle du « commun » dans certaines de ses versions) qui sont autant d'obstacles à la compréhension philosophique de la signification du social. Mais si un tel travail de nettoyage du terrain peut et doit être repris aujourd'hui, c'est qu'il y a, selon nous, des possibilités réelles dans notre présent qui restent en attente d'une clarification théorique et sur lesquelles il devient envisageable de prendre appui : un certain nombre d'évolutions dans les structures du travail social, un certain nombre de pratiques économiques nouvelles dans la production et dans la consommation sont en train d'apparaître et de se former. Elles ont pour caractéristique de mettre en œuvre ce qu'on peut appeler *les puissances de la coopération* : elles sont ces puissances neuves et créatrices au regard desquelles les logiques capitalistes de la concurrence, du profit et de la marchandise apparaissent de plus en plus comme dépassées et parasitaires. Et elles sont autant de bases sur lesquelles peut se constituer et se consolider un nouveau sens du social.

Franck Fischbach est Professeur à la Faculté de Philosophie de l'Université de Strasbourg, après avoir enseigné aux Universités de Toulouse et de Nice. En tant que chercheur, il est rattaché au « Centre de recherches en philosophie allemande et contemporaine » de l'Université de Strasbourg. Formé initialement à l'histoire de la philosophie allemande moderne et contemporaine, F. Fischbach a ensuite orienté ses travaux vers les études marxistes, avant de tenter de défendre dans le champ de la pensée contemporaine la pertinence du point de vue d'une philosophie sociale critique. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment : *L'être et l'acte* (Vrin, 2002), *La production des hommes* (PUF, 2005), *Manifeste pour une philosophie sociale* (La Découverte, 2009), *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation* (Vrin, 2009), *La privation de monde* (Vrin, 2011).

MARS 2014

FRANÇOISE  
DASTURFIGURES DU NÉANT  
ET DE LA NÉGATION

17 et 18 mars 2014 (9.30-12.30 et 14.00-17.00)

Ce qui a fait naître l'émerveillement des premiers penseurs grecs, c'est qu'il y a quelque chose plutôt que rien, et c'est là ce qui a donné le coup d'envoi à cette pensée de l'être qui s'est développée de Parménide à Aristote et qui constitue le fondement de la philosophie occidentale. Pourtant à la même époque, c'est une pensée de la vacuité et du néant qui se développe en Orient dans le cadre du bouddhisme, laquelle met profondément en question la notion même d'ontologie. Or c'est précisément cette pensée du rien qui resurgit en Occident à la fin de l'âge classique, avec ce premier philosophe véritablement moderne qu'est Kant, dans son *Essai sur les grandeurs négatives* et cette « Table du Rien » qui, dans *La critique de la raison pure*, clôt l'Analytique transcendantale. Et c'est le concept de négativité qui va former chez Hegel la matrice même de la pensée dialectique, alors que celui du néant constituera le cœur de la critique du nihilisme qu'entreprendra Nietzsche, avant de redevenir, avec le Heidegger de *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, avec le Sartre de *L'être et le néant*, et avec le dernier Merleau-Ponty, auteur de ce livre inachevé qu'est *Le visible et l'invisible*, un thème fondamental de la pensée de l'apparaître. Il s'agira donc dans ce séminaire d'interroger les diverses figures de cette pensée du néant et de la négation d'abord chez Nagarjuna, le plus grand penseur du bouddhisme indien (II-III<sup>e</sup> siècle), puis chez Nishida (1870-1945), représentant fameux de l'école de Kyoto et du bouddhisme zen, avant d'en venir à l'idéalisme allemand avec Kant et Hegel, à la question du nihilisme européen avec Nietzsche, puis à la phénoménologie avec Heidegger, Sartre et Merleau-Ponty.

Françoise Dastur, professeur honoraire de philosophie, rattachée aux Archives Husserl de Paris (ENS Ulm), a enseigné dans les Universités de Paris-I, Paris-12 et Nice-Sophia Antipolis et en tant que professeur invité aux universités de Warwick, Essex, De Paul (Chicago), Boston College, Northwestern (Evanston). Elle est présidente honoraire de l'Ecole Française de Daseinsanalyse dont elle fut l'un des membres fondateurs. Elle a publié de très nombreux articles en français, allemand et anglais et est l'auteur d'une quinzaine de livres. Dernières publications : *Heidegger. La question du logos*, Paris, Vrin, 2007 ; *La mort. Essai sur la finitude* (nouvelle version augmentée), Paris, PUF, 2007 ; en collaboration avec Philippe Cabestan, *Daseinsanalyse. Phénoménologie et psychiatrie*, Paris, Vrin, 2011 ; *Heidegger et la pensée à venir*, Paris, Vrin, 2011 ; *Hölderlin, le retournement natal* (nouvelle édition augmentée), Paris, Les Belles Lettres (Encre Marine), 2013.

AVRIL 2014

GIORGIO  
AGAMBENL'USAGE DES CORPS.  
POUR UNE NOUVELLE  
CONCEPTUALITÉ  
PHILOSOPHIQUE

28 et 29 avril 2014 (9.30-12.30 et 14.00-17.00)

La recherche, commencée il y a presque quinze ans sous la rubrique *Homo sacer*, vient d'arriver à son terme. C'est à partir du dernier volet de cette recherche que ce séminaire se propose non pas de corriger ou de réviser certaines catégories de la philosophie politique, mais d'en déplacer le lieu et d'en interroger l'enjeu. Il s'agira donc à cette fin de substituer à la production et à l'action, en tant que catégories fondamentales de la politique, l'usage et le des-œuvrement, que le séminaire essaiera de définir dans une perspective proprement ontologique. De même, le concept de sujet laissera la place à celui de forme-de-vie. Et si les problèmes essentiels ne sont plus l'oeuvre et l'action, mais le des-œuvrement et l'usage, alors la stratégie qui y correspondra ne saurait être celle - héritée de la révolution française - d'un pouvoir constituant, qui ne peut qu'aboutir à un pouvoir constitué, mais celle d'une puissance destituante, qui ne se laisse jamais résorber dans une constitution et dans un système des droits.

Giorgio Agamben a enseigné la philosophie à l'Université IUAV de Venise. Il a suivi en 1966 et en 1968 les séminaires de Martin Heidegger au Thor. *Docteur honoris causa* en théologie (Université de Fribourg), en philosophie (Université de Buenos Aires), il a reçu cette année, pour l'ensemble de son oeuvre, le prix Lucas de l'Université de Tübingen. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, traduits en plusieurs langues, dont *Homo sacer : Le pouvoir souverain et la vie nue* (Seuil, 1997), *Ce qui reste d'Auschwitz : l'archive et le témoin* (Rivages, 1999, 2003), *Etat d'exception* (Seuil, 2003), *Le règne et la gloire* (Seuil, 2008), *Le sacrement du langage. Archéologie du serment* (Vrin, 2009), *De la très haute pauvreté : règles et formes de vie* (Rivages, 2011), *Opus Dei. Archéologie de l'office* (Seuil, 2012).